434. Londres, Vendredi 9 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Ambition politique, Autoportrait, Diplomatie, Discours du for intérieur, Enfants (Guizot), Politique (Angleterre), Politique (France), Politique (Internationale)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-10-09
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe ne veux dire à personne, pas même à vous, pas même à moi-même, de quelle impatience je suis dévoré. J’attendais un courrier ce matin, il ne vient pas. Je vois dans le journaux anglais que les Chambres sont convoquées pour le 28 octobre.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 568/253

Information générales

LangueFrançais

Cote1251-1252, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
434. Londres, Vendredi 9 octobre 1840
9 heures

Je ne veux dire à personne, pas même à vous, pas même à moi. même, de quelle impatience je suis dévoré. J'attendais un courrier ce matin. Il ne vient pas. Je vois dans les journaux anglais que les Chambres sont convoquées, pour le 28 octobre. Dans vingt jours ! Et d'ici là, que se passera-t-il ? Que va-t-on m'envoyer, me donner à dire, à faire ici ? Je persiste à croire à la paix très décidément. Il faudra encore bien des méprises pour amener la guerre. J'espère qu'il n'y en aura pas assez, de part ni d'autre. Dans vingt jours enfin. J'ai le cœur et l'esprit pleins, pleins ! Quel moment que l'ouverture des Chambres si tout est encore en suspens ! Vous vous porterez bien, n'est-ce pas ? Je n'aurai pas à m'inquiêter sur vous ? Je vous quitte. Je ne puis pas parler.

3 heures
Ma disposition est toujours la même. Je veux pourtant vous parler. On est inquiet ici. Je ne veux pas dire très inquiet. On n'est jamais très inquiet. On est très brave et très en sureté. C'est heureux d'être une grande nation avec l'Océan pour enceinte continue. Mais on redoute réellement, sinon les périls du moins les maux de la guerre. Et puis, on n'a nul goût pour une rupture avec la France ; on tient vraiment à vivre en paix et en amitié avec la France. Cela est profitable et cela a bon air. Les deux grands pays civilisés ; two gentlemen-countries. Et puis encore, au fond du cœur, on aurait honte d'une guerre si peu motivée, amenée uniquement parce qu'on ne l'aurait pas prévue, parce qu'on ne l'aurait pas crue possible. Car si on l'avait crue possible, on n'aurait certainement pas fait ce qui peut l'amener. Voilà la disposition au vrai. Je ne puis pas ne pas croire qu'on peut encore en tirer parti et sortir de cet abominable défilé. Mais, dans les actes et les paroles, la nuance est délicate et indispensable à saisir. En même temps qu'on a envie d'éviter la guerre et de s'accommoder, on est fier surceptible même. Pour rien au monde, on ne voudrait avoir, l'air de céder à la menace. On est, à cet égard, d'une préoccupation presque maladive. Ma principale inquiétude de ce moment est là. De part et d'autre, on a la peau d'une sensibilité prodigieuse. Il y faut des mains de velours. Mains rares, surtout après tant de révolutions, et de guerres.
Avoir raison au fond, et raison dans la forme, c'est beaucoup exiger. Ce sont des moments bien périlleux que ceux auxquels la perfection seule suffit. Et qui sait si la perfection même suffirait ? Je passe ma journée, en alternatives d'inquiétude et d'espérance, situation fort contraire à ma nature qui est portée à conclure, non à flotter et quand elle a conclu, à marcher ferme selon sa conclusion. Par mon instinct je dirai plus par mon expérience, j'ai confiance, grande confiance dans le courage au service du bon sens. Mais l'épreuve peut être bien rude. Et encore je ne vois les obstacles que de loin.
Je désire beaucoup, en me rendant à la session, pouvoir aller prendre ma mère et mes enfans au Val-Richer et les ramener avec moi à Paris. Je respirerais deux ou trois jours l'air de la campagne. Je ferais ce que vous me conseillez et j'arriverais un peu reposé. Car j'arriverai. C'est encore une chose dont je ne peux pas parler. Je

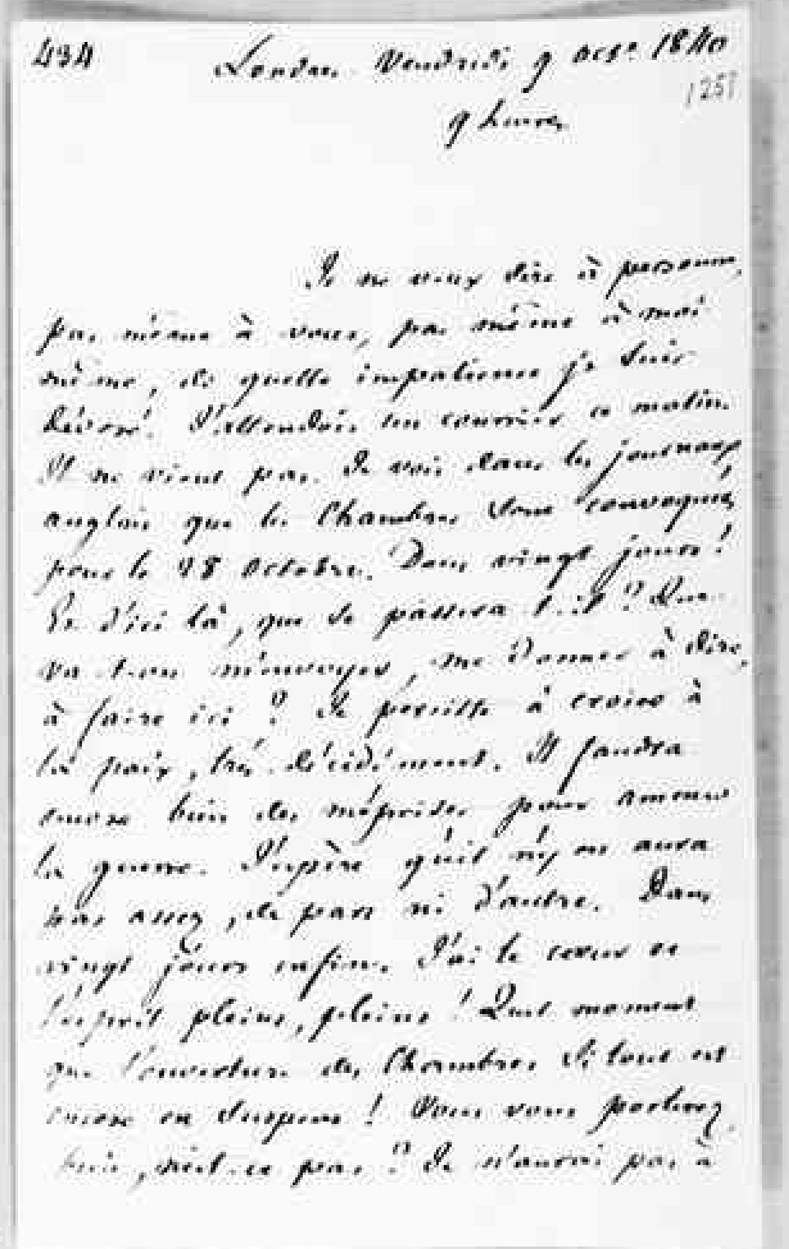
n’ai point de petite nouvelle à vous mander. Je me trompe. M. de Brünnow, vient de m’écrire pour me prier d’aller après-demain prendre du thé et jouer au Whist à Ashburnham house. Je ne suis encore entré qu’une fois dans cette maison Ià, et certes pas avec indifférence. Unir à ce point dans le présent et étrangers, dans le passé, cela ne vous semble-t-il pas impossible ? Le comte de Noé est venu me voir il y a deux jours, m’apportant la nouvelle que Mad. Sébastiani était morte, morte à Richmond, au Star and Garter. C’est Mad. Bathiany qui est morte là. Voilà l’ordonnance de convocation, des chambres dans la seconde édition du Morning Post. C’est bien pour le 28. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 434. Londres, Vendredi 9 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-10-09.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/504

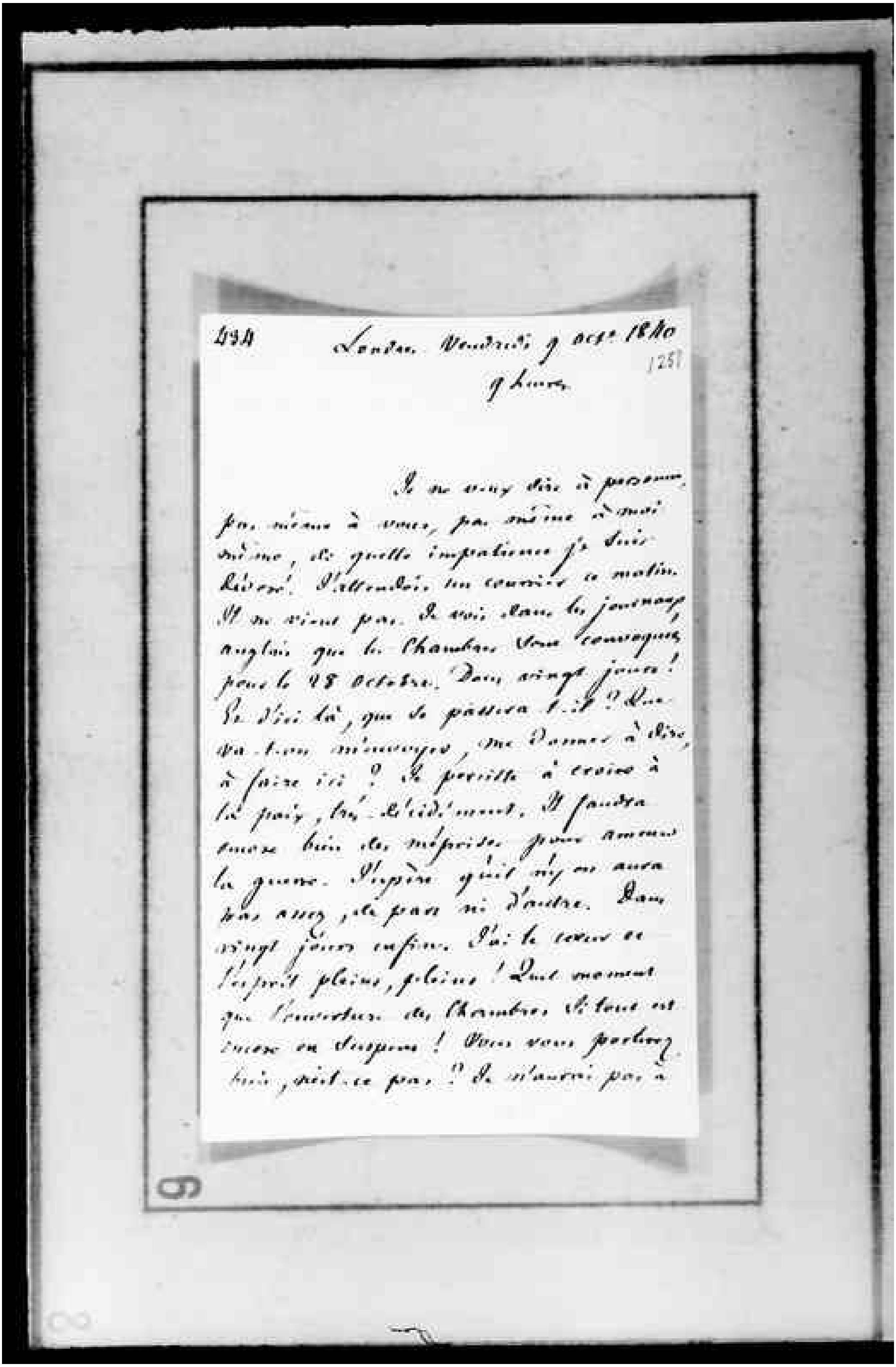
Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 9 oct.e 1840
Heure9 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024



434 Londres Vendredi 9 oct. 1840
1257
9 heures

Je ne veux dire à personne, pas même à vous, pas même à moi même, de quelle impatience je suis livré. J'attendais un courrier ce matin. Il ne vient pas. Je vois dans les journaux anglais que les Chambres sont convoquées pour le 28 octobre. Dans vingt jours ! Et d'ici là, que se passera-t-il ? Que va-t-on m'envoyer, me donner à dire, à faire ici ? Je persiste à croire à la paix, très décidément. Il faudra encore bien des méprises pour amener la guerre. J'espère qu'il n'y en aura pas assez, de part ni d'autre. Dans vingt jours enfin. J'ai le cœur et l'esprit pleins, pleins ! Quel moment que l'ouverture des Chambres si tout est encore en suspens ! Vous vous portez bien, n'est-ce pas ? Je n'aurai pas à



434 Londres Vendredi 9 oct. 1840
1257
9 heures

Je ne veux dire à personne, pas même à vous, pas même à moi même, de quelle impatience je suis livré. J'attendais un courrier ce matin. Il ne vient pas. Je vois dans les journaux anglais que les Chambres sont convoquées pour le 28 octobre. Dans vingt jours! Et d'ici là, que se passera-t-il? Que va-t-on m'envoyer, me donner à dire, à faire ici? Je persiste à croire à la paix, très décidément. Il faudra encore bien des méprises pour amener la guerre. J'espère qu'il n'y en aura pas assez, de part ni d'autre. Dans vingt jours enfin. J'ai le cœur et l'esprit pleins, pleins! Quel moment que l'ouverture des Chambres si tout est encore en suspens! Vous vous porterez bien, n'est-ce pas? Je n'aurai pas à m'inquiéter sur vous ?

Je vous quitte. Je ne puis pas parler.

8 heures.

Ma disposition est toujours la même. Je veux pourtant vous parler.

On est inquiet ici. Je ne veux pas dire *très* inquiet. On n'est jamais très inquiet. On est très brave et très en sûreté. C'est heureux d'être une grande nation avec l'Océan pour enceinte continue. Mais on redoute réellement, sinon les périls, du moins les maux de la guerre. Et puis, on n'a nul goût pour une rupture avec la France ; on tient vraiment à vivre en paix et en amitié avec la France. Cela est profitable et cela a bon air. Les deux grands pays civilisés, *two gentlemen-countries*. Et puis encore, au fond du cœur, on aurait honte d'une guerre si peu motivée, amenée uniquement parce qu'on ne l'aurait pas prévue, parce qu'on ne l'aurait pas crue possible. Car si on l'avait crue pouille, on n'aurait certainement pas fait ce qui peut l'amener. Voilà la disposition au vrai. Je ne puis pas ne pas croire qu'on peut encore en tirer parti et sortir de cet abominable défilé. Mais, dans les actes et les paroles, la nuance est délicate et indispensable à saisir. En même temps qu'on a envie d'éviter la guerre et de s'accommoder, on est fier, susceptible même. Pour rien au monde, on ne voudrait avoir l'air de céder à la menace. On est, à cet égard, d'une préoccupation presque maladive. Ma principale inquiétude de ce moment est là. De part et d'autre, on a la peau d'une sensibilité prodigieuse. Il y faut des mains de velours. Mains rares, surtout après tant de révolutions et de guerres. Avoir raison au fond, et raison dans la forme, c'est beaucoup exiger. Ce sont des moments bien périlleux que ceux auxquels la perfection seule suffit. Et qui sait si la perfection même suffirait ? Je passe ma journée en alternatives d'inquiétude et d'espérance, situation fort contraire à ma nature qui est portée à conclure, non à flotter, et quand elle a conclu, à marcher ferme selon sa conclusion. Par mon instinct, je dirai plus, par mon expérience, j'ai confiance, grande confiance dans le courage au service du bon sens. Mais l'épreuve peut être bien rude. Et encore je ne vois les obstacles que de loin.

Je désire beaucoup, en me rendant à la session, pouvoir aller prendre ma mère et mes enfants au Val-Richer et les ramener avec moi à Paris. Je respirerais deux ou trois jours l'air de la campagne. Je ferai ce que vous me conseillez, et j'arriverai un peu reposé. Car j'arriverai. C'est encore une chose dont je ne peux pas parler.

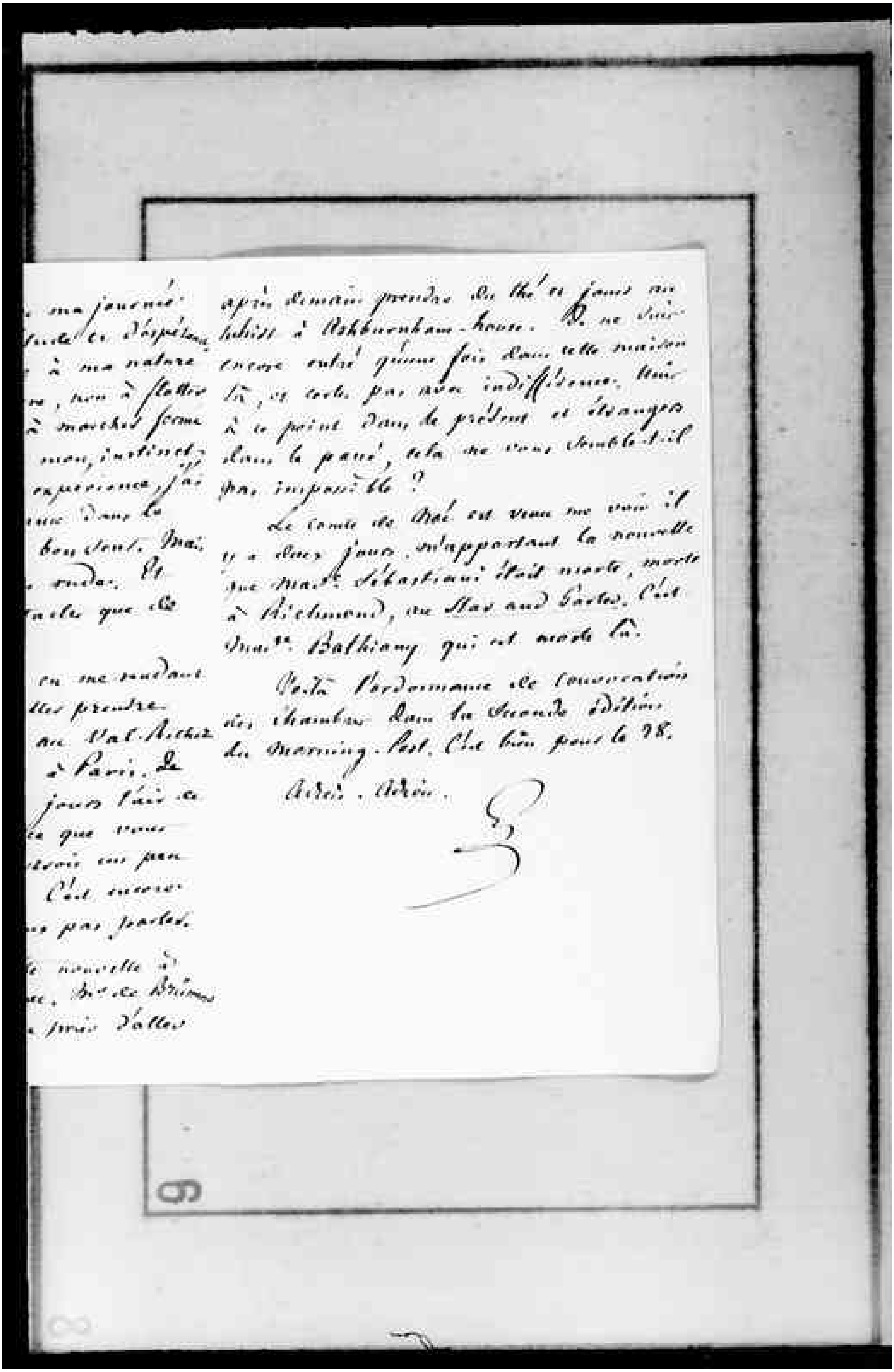
Je n'ai point de petite nouvelle à vous mander. Je me trompe. Mr de Broglie vient de m'écrire pour me prier d'aller

après demain p
whist à Ashbu
encore entré q
là, et toute p
à ce point d
dans le passé
pas impossibl

Le comte d
y a deux jour
que Mad. Seb
à Richmond
Mad. Bathia

Voilà Par
des chambre
du Morning

Adieu. A



ma journée
ude et d'espérance
à ma nature
re, non à flatter
à marcher ferme
mon, instinct, il
expérience, j'ai
une dans le
bon sens. Mais
rendu. Et
racle que de

en me rendant
ller prendre
au Val-Richer
à Paris. Le
jours l'air de
ce que vous
avoir un peu
C'est encore
s pas parler.
le nouvelle à
ce, duc de Broglie
jamais d'aller

après demain prendre du thé et jouer au whist à Ashburnham-house. Je ne suis encore entré qu'une fois dans cette maison là, et toute pas avec indifférence. Unis à ce point dans le présent et étrangers dans le passé, cela ne vous semble-t-il pas impossible ?

Le comte de Baé est venu me voir il y a deux jours, m'apportant la nouvelle que Mad. Sébastiani était morte, morte à Richmond, au Star and Garter. C'est Mad. Batthiany qui est morte là.

Voilà l'ordonnance de convocation des chambres dans la seconde édition du Morning-Post. C'est bien pour le 28.

Adieu. Adieu.